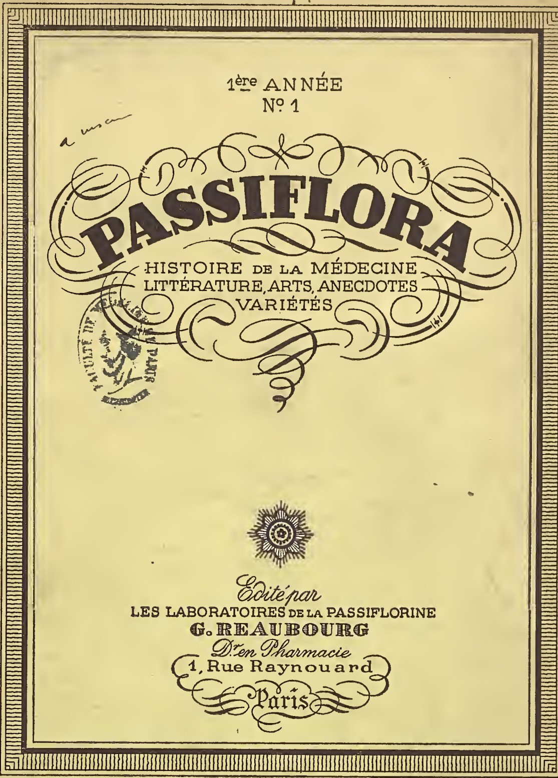


1ère ANNÉE
N° 1

PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS

Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
Dr en Pharmacie
1, Rue Raynouard
Paris

PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS

LA LÉGENDE DE LA PASSIFLORE

...Mais avant tout, il siérait, n'est-ce-pas, d'édifier un refuge à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, comme il s'en élève dans tant d'églises.

La fleur nettement indiquée est la passiflore, cette fleur unique, d'un bleu qui violit et dont l'ovaire simule la croix ; les styles et les stigmates, les clous ; les étamines, les marteaux ; les organes filamenteux, la couronne d'épines ; elle renferme, en un mot, tous les instruments de la Passion... »

(Huysmans, *La Cathédrale*).

La Passiflore la plus anciennement connue est le *Passiflora incarnata,* plante grimpante du Brésil, connue sous le nom de *grenadille* qui lui fut donné par les moines espagnols en raison de la ressemblance de son fruit avec nos grenades.

Nicolas Monard, dans son *Histoire des simples médicaments nouvellement apportés des terres neuves* (1602) en parle en ces termes :

On m'a envoyé de la terre ferme le fruict d'une herbe laquelle aux montagnes où elle croist de soy mesme est appelée grenadilla. Ce nom luy a été imposé par les Espagnols à cause qu'il ressemble à nos grenades, car il est presque de mesme grosseur et de mesme couleur quand il a atteint sa parfaicte maturité sinon qu'il n'a point de couronne...

La plante qui porte ce fruit est semblable au lierre, rampe et monte contremont comme iceluy en quelque lieu que ce soit qu'on la plante. Elle est très belle à voir quand elle est



LA PASSIFLORE
SYMBOLISANT LES INSTRUMENTS DE LA PASSION.
Image de piété gravée par Wiérix.
(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale).

chargée de fruicts à cause qu'elle est touffue et large ; sa fleur est fort semblable à la rose blanche aux feuilles de laquelle on voit comme certaines figures empreintes de la passion de Jésus-Christ, lesquelles on jugeroit avoir esté dépeintes avec une grande diligence.

C'eſt la ſtructure bizarre de sa fleur qui lui valut ce nom de Passiflore ou encore de Fleur de la Passion. Elle a souvent servi de thème aux esprits rêveurs qu'inté-

ressent les rapprochements curieux et qui cherchent un peu partout des allégories et des symboles. Plusieurs auteurs, dont le *Grand Larousse,* écrivent que l'historien espagnol Pierre de Cieza fut le premier à voir dans la fleur de la Passiflore la représentation des principaux instruments de supplice employés dans le crucifiement de Jésus-Christ. En réalité, Pierre de Cieza se contente, sans plus de développement, de mentionner le nom de la grenadille au chapitre 28 de la première partie de *La Chronica del Peru* (Anvers, 1554). Quoi qu'il en soit, voici, recueillies dans divers auteurs, toutes les ressemblances qu'on s'est plu à retrouver entre la grenadille et les instruments de la Passion.

Les divisions du calice et de la corolle sont les lances. La corolle est de cinq pétales et présente, entre eux et les cinq étamines, trois rangées de filaments pointus, dont les plus extérieurs sont les plus longs: ce triple rang de filets forme la couronne d'épines, et d'autant mieux que leurs extrémités sont souvent d'une couleur plus ou moins sanguinolente. Le pistil est terminé par trois styles divergents, à stigmates éloignés, ce sont les trois clous (deux pour les mains, un pour les pieds) qui servirent à fixer le corps sur la croix. Les étamines sont les marteaux qui servirent à enfoncer les clous. Le stigmate forme l'éponge. La colonne centrale représente le fût auquel on attacha le Christ pendant la flagellation. Quant aux fouets on peut les voir dans les vrilles qui accompagnent les feuilles et au moyen desquelles la plante se fixe aux arbres qui la soutiennent. Ajoutons enfin que les cinq pétales et les cinq sépales symbolisent les dix Apôtres, Pierre qui renia son Maître et Judas qui le trahit étant exceptés.



Ce symbolisme ne manqua pas d'inspirer les poètes. L'apothicaire poitevin Paul Constant, dans son *Second Eden* (1), célèbre:

La plante salutaire, heureuse granadille
Granadille sur qui mais par dévotion
L'on dict qu'on void empreint nostre rédemption
Et ses mystères saincts, faisant voir en sa plante,
En son fruit, en sa feuille, en sa fleur excellente,
De notre Rédempteur mort une fois pour tous
Colonne, Croix et Fouet, Lance, Couronne et Clous.

Nieremberg, dans son *Historia Naturæ maxime peregrinæ* (Anvers, 1635), traduit presque littéralement la description donnée par Nicolas Monard et la fait suivre de cette pièce de vers:

(1) *Les Œuvres de Jacques et Paul Constant, père et fils, maistres apoticaires de la ville de Poictiers.* Poitiers, 1628.

Pulcher in America mosco redolentior est flos,
Qui gerit occisi nobile stemma dei.
Conscia flagrorum croceo stat in orbe columna,
Circumstant granis vulnera quinaque rubris.
Cum clavis residet spinosum in vertice sertum.
Respersus violam pingit ubique cruor.
Visitur in planta foliis penetrabile ferrum,
Sacrum quo fodit lance dira latus.
Sed quæ vulnifici flores dant poma cadentes,
Ambrosius miscet, nectareusque sapor.
Portenti novitas, et consona rebus imago.
Adstruit antiquam clarificatque fidem.
Missaque pontifici romano circuit orbem
Fertque salutiferræ nuntia læta crucis.
Nam Deus omnipotens nostros tulit ipse dolores,
Ipsius est nobis Crux paradisus. Amen.

Le père Rapin, savant jésuite, dans le plus justement renommé de ses ouvrages, l'*Hortorum liber* (1665), dont on loue avec raison la latinité pure, le style plein de grâce et la composition ingénieuse, consacre à la Passiflore un passage dont nous reproduisons les derniers vers et dont nous donnons la traduction:

Caule in sublimi, vallo praetendit acute
Spinarum in morem patiens, o Christe, tuorum
Inscriptis foliis summa instrumenta dolorum.
Nam surgens, flore e medio, capita alta tricuspis
Sursum tollit apex, clavos imitatus aduncos.

Durant les ardeurs de l'été, paraît la triste grenadille ; elle a pris naissance sur le bord du fleuve des Amazones et de l'extrémité du monde ; le Pérou l'a envoyée dans nos contrées.

Placée sur une haute tige, elle semble porter une couronne d'épines au-dessus de ses feuilles, profondément découpées et bouclées sur les bords.

Du sein de cette fleur s'élève une colonne surmontée de trois pointes séparées, semblables à des clous aigus. Divin Rédempteur ! ce sont les signes augustes de vos cruelles douleurs qu'elle nous retrace.

Le célèbre poète anglais Cowley, qui s'adonna à l'anatomie et à l'étude de la botanique, a composé également un poème latin sur les plantes en six chants : *Poemata latina in quo continentur sex libri plantarum* (Londres, 1668). Il s'étend plus longuement que le père Rapin sur la Passiflore, mais en un style emphatique et de moins bon goût.

La grenadille refuse de paraître à la fête de Flore ; un motif respectable l'éloigne de cette pompe profane. Et comment pourrait-elle ne pas mépriser, ne pas détester les dieux mensongers, si chers à la poésie et aux arts, elle qui porte le sceau d'une religion sacrée et de la véritable divinité !

Loin d'elle Apollon, Vénus, Flore, et ces dieux ridicules, fabuleux, habitants d'un Olympe imaginaire !

Cette fleur recèle dans son sein un grand mystère, un mystère ineffable, auquel nos chants ne



LE CHRIST ET LES INSTRUMENTS DE LA PASSION.
Gravure sur bois tirée
de *Gaistlichen Unsslegung des Lebens Jhésu Christi*
(Ulm, vers 1470).

peuvent atteindre. Ah ! sans doute, ce n'est pas sans dessein que la nature, en la formant, lui donna un caractère si particulier, une forme si extraordinaire.

Elle déploie dix feuilles blanches ; cette couleur, emblème de la pureté, sied aux vierges pudiques, comme aux chastes ministres des autels. L'extrémité de ses deux limbes, en se repliant, forme autour d'elle une double couronne de pourpre, témoignage sanglant d'un auguste et douloureux martyre.



LA PASSIFLORE.
Gravure anonyme du XVIIIe siècle.

Au-dessus de la fleur s'étendent, circulairement, plusieurs filaments de pourpre et d'or qui la couvrent sans la cacher. Dans ce diadème, on a cru retrouver la couronne teinte du sang d'un Dieu.

Au centre s'élève une colonne qu'on dirait de porphyre, toute parsemée de taches de sang.

Une foule de merveilles échappent souvent à des yeux vulgaires ; mais la vue perçante des observateurs attentifs aperçoit, au milieu et au sommet de la colonne, une éponge, des clous, un fouet ensanglanté, de petits fruits blancs remplis d'un miel délicieux, représentant une tête ceinte d'une couronne ; la racine se prolonge et descend profondément dans la terre : on dirait qu'elle veut aller triompher des enfers et s'étend et multiplie au loin ses rejetons sans cesse renaissants.

Citons encore un fragment du poème charmant que Boerhave a fait insérer en tête de son édition du *Botanicon Parisiense* de Sébastien Vaillant (Leyde, 1727). Ce poème, que le judicieux abbé Desfontaines trouve comparable aux *Jardins* du père Rapin et peut-être aux *Géorgiques,* porte le titre suivant : *Fratris ad Fratrem de connubiis florum Epistola prima*; il est signé ainsi: *Mac-Encrœ hybernus, medicinæ doctor,* que l'on a traduit par Demétrius de Lacroix. A en croire Hérissant, Demétrius de Lacroix ne serait qu'un pseudonyme et le poème aurait réellement pour auteur Jacques Trant, médecin de la Faculté de Paris. Quoi qu'il en soit, le *Connubia florum* fut réimprimé plusieurs fois. Le texte que nous reproduisons est tiré de la quatrième édition donnée en 1798 à Paris avec traduction française en regard.

La triste grenadille se fait distinguer par-dessus toutes les fleurs de cette espèce. Je suis sûr qu'elle fera impression sur votre esprit ; je fus frappé d'étonnement la première fois que je la vis. Une colonne qui pronostique je ne sais quoi de lugubre se lève au milieu de cette fleur ; sur le haut, ce sont des clous, à côté, c'est un marteau menaçant, et, en bas, une couronne d'épines, armée de pointes de trois couleurs : l'une tire sur le sang noir, l'autre sur le rouge et la troisième sur le jaune pâlissant, tel qu'on le voit peint sur le visage d'un moribond. Tous ces objets retracent à mes yeux le sanglant sacrifice d'un dieu devenu la victime du monde : il me semble que je le vois encore attaché à un infâme bois, insulté et outragé par les Juifs déicides.

Ce passage de *Connubia Florum* inspire à L.-P. Béranger, qui en a donné une traduction libre insérée à la suite des *Démonstrations Elémentaires de Botanique* publiées à Lyon en 1796, les réflexions suivantes:

Combien de veuves et d'orphelins, dans ces temps malheureux de discordes civiles, n'ont vécu que ce que vivent les Roses ! Roses charmantes... ah ! je sens que je vous aime moins. Fuyez, cédez la place à la lugubre Passiflore ; elle nourrit ma mélancolie, elle me porte aux idées consolantes de la Religion, de cette Religion profanée par tant de monstres impies, déchaînés dans ce déclin des temps pour châtier l'immoralité des derniers mortels. Oh ! que j'aime à contempler cette grenadille symbolique ! que j'y découvre de pieux mystères ! Ces trois clous noirs et sanglants, cette couronne épineuse, ce marteau si bien formé et ces trente-deux points, et cette pâleur livide, et ce port indolent ; tout dans cette fleur fatidique, tout respire la douleur, tout peint le deuil et la mort ; tout me rappelle un Sauveur vendu à vil prix, couronné d'épines, cloué sur un gibet dans la déicide Solyme. Riez de ma foi, incrédules humains, esprits *foibles,* qu'on nomme *forts* par dérision ; riez, je vous le pardonne, j'aimerois mieux encore l'erreur qui me console et m'ennoblit, que la prétendue vérité qui vous ravale et vous désespère...

Enfin, Constant Dubos, dans ses *Fleurs, idylles morales* (Paris, 1808) a dit, en chantant la même fleur:

De quel sombre appareil sa tête s'environne !
Auprès d'un pal sinistre, et de clous hérissé,
Repose un lourd marteau qu'une affreuse couronne
Dans ses replis tient embrassé.



HISTORIA NATURÆ, MAXIME PEREGRINÆ, LIBRIS XVI DISTINCTA.
Anvers, Plantin-Moret, 1635, in-f°.
(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale).

Pour qui réserves-tu ces apprêts redoutables,
Sévère grenadille? Eh ! quoi donc parmi vous,
Peuple charmant, est-il quelquefois des coupables
Ainsi qu'il en est parmi nous?

Non, non, vous respirez la candeur, l'innocence ;
Et si près de vos fleurs j'aperçois quelques traits,
Ces armes sont pour vous une juste défense
Et non l'instrument des forfaits.

Mais quel affreux tableau vient déchirer mon âme?
Je vois, je vois Solyme et ce funeste lieu,
Où, par mille tourments sur une croix infâme,
Des bourreaux immolent un Dieu.

Toi qui, de son trépas, nous retrace l'image,
Funèbre grenadille, à nos yeux, chaque jour,
Que tes tristes couleurs offrent ce témoignage
De nos forfaits, de son amour.

Sans cesse redis-nous : Quand votre auguste Maître
Pour vous rendre la vie expira sous vos coups,
Du moins, par vos vertus, songez à reconnaître
Le prix du sang versé pour vous.

En un style emphatique qui est bien de son temps, un botaniste du début du xixe siècle, Poiret, dans son *Histoire philosophique, littéraire, économique des plantes de l'Europe* (Paris, 1829), s'indigne qu'on ait donné ce nom lugubre de Fleur de la Passion à la jolie grenadille:

Quelle sombre imagination, dit-il, a pu flétrir, du nom de Fleur de la Passion, les grâces charmantes de la grenadille? Faut-il que la superstition se répande jusque sur les œuvres les plus brillantes de la nature et y attache ses noires idées, quand la vue des fleurs aussi admirables que celles de la grenadille aurait dû n'en inspirer que de riantes et nous faire respecter des mystères profanés par de semblables allégories.

C'était prendre les choses bien au tragique et, comme le remarque M. Henri Leclerc, « plût au Ciel que les hommes se fussent toujours occupés à des passe-temps aussi innocents! »

Jean Avalon.



LA THÉRAPEUTIQUE DES ÉTATS D'ANGOISSE

A propos d'un livre récent: *Les Etats d'Angoisse nerveux et leur traitement* par le D[r] W. Stekel, de Vienne. Avant-propos en traduction française du D[r] Lucien Hahn, bibliothécaire en chef de la Faculté de Médecine de Paris (Payot, éditeur).

W. Stekel, de Vienne, dont l'ouvrage sur les états d'angoisse nerveux vient d'être traduit en français, estime que la vraie thérapeutique causale doit pénétrer dans le conflit psychique et résoudre les refoulements.

Il reconnait cependant que la thérapeutique somatique a son importance.

Il est peu partisan du repos au lit, mais il conseille la suralimentation (lait, jaune d'œufs, sucre). S'il défend toujours les alcools et les liqueurs, il permet la bière à certains malades. Pour exciter l'appétit, il a recours aux dérivatifs de la créosote, au quinquina, à la noix vomique, au pyramidon à petites doses. Le fer, l'arsenic seront administrés aux anémiques.

L'enveloppement agira comme calmant et excitant de la nutrition.

L'opium, de préférence à la morphine, le chloral, le bromure lui paraissent indiqués dans certains cas. Mais, dit Stekel, « nous avons une telle quantité de remèdes inoffensifs utilisables avec succès contre l'insomnie que nous ne devrions utiliser que dans les cas urgents des substances à action toxique ».

La Passiflorine est au premier rang de ces remèdes inoffensifs dont l'action est constante dans les états anxieux. Elle contient, par cuillerée à café:

0 gr. 50 d'extrait fluide de Passiflora incarnata.

0 gr. 25 d'extrait mou de Salix Alba.

20 gouttes d'alcoolé de Cratægus oxyacantha.

c'est-à-dire des sédatifs nervins et des antispasmodiques de toxicité nulle.



Sydenham, à qui nous devons le laudanum, déclarait qu'il n'avait pu se guérir lui-même de la goutte. Cruellement mutilé et condamné à une immobilité presque absolue, il se consolait et consolait ses compagnons d'infortune par cette boutade restée célèbre : « La goutte me torture, elle me tuera peut-être, mais j'aime mieux cette fin qu'une autre. La mort par la goutte n'est pas une mort d'imbécile ».

LA PASSIFLORINE

est le Médicament de la Femme

La Passiflorine est le traitement phytothérapeutique des troubles sympathiques et parasympathiques qui accompagnent la vie de la Femme :

A LA PUBERTÉ
AUX PÉRIODES CATAMÉNIALES
A LA GROSSESSE
A LA MÉNOPAUSE
CHEZ LES FAUSSES UTÉRINES

La Passiflorine

ne contient aucun toxique, soit végétal : (jusquiame, opium, etc...), soit chimique : (dérivés barbituriques, chloral, etc...). Elle peut donc être prescrite sans crainte d'intoxication ni de toxicomanie.

Doses moyennes : Deux à trois cuillerées à café par jour avant les repas.

LABORATOIRES G. REAUBOURG
DOCTEUR EN PHARMACIE
1, RUE RAYNOUARD PARIS (XVIME)

R. C. Seine 37.191



Pierre-Paul Rubens. LES FILLES DE CÉCROPS ET L'ENFANT ÉRICHTONIUS.

LES FILLES DE CÉCROPS

Cécrops, natif de Saïs, en Egypte, et premier roi des Athéniens, bâtit, ou, selon d'autres, embellit la ville d'Athènes. Il épousa Agraule, fille d'Actée, de qui il eut trois filles: Aglaure, Hersé et Pandrose. Ce fut à ces trois sœurs que Minerve confia la corbeille mystérieuse où était enfermé Erichtonius.

Erichtonius était le fils du dieu Vulcain et de la Terre. Il naquit avec un buste d'homme soutenu par une queue de serpent. A peine né, il fut recueilli par Minerve, — amante insensible de Vulcain, — qui l'éleva et le nourrit elle-même à l'insu des autres dieux, le fit garder par un dragon, puis l'enferma dans un coffre qu'elle confia à Pandrose, l'aînée des filles de Cécrops, avec défense de l'ouvrir. Pandrose promit et tint parole; mais ses deux sœurs, Aglaure et Hersé, ne purent résister au désir de savoir ce que renfermait la boîte mystérieuse A la vue de l'enfant autour duquel s'enroulait le dragon, elles furent prises d'épouvante, et, dans la frayeur vengeresse que leur inspirèrent les Furies, elles se précipitèrent du haut d'un rocher.

Erichtonius, devenu plus tard roi d'Athènes, y introduisit le culte de Minerve, bâtit, en l'honneur de la déesse, un temple sur l'Acropole, où lui-même fut adoré plus tard dans le temple Erechtéion.



Ricord reçut un jour dans la rue le salut d'une dame qu'il ne reconnut pas d'abord, mais qu'il jugea devoir être une de ses clientes. Grand coup de chapeau de Ricord. A quelques pas de là, le vent follet qui se joue d'ordinaire au carrefour des rues Saint-Sulpice et de Tournon, surprit de telle sorte la femme élégante dont il s'agit, qu'un faux pas, une chute et un bouleversement de toilette assez important en furent la conséquence. Ricord se retournait au même instant, peut-être pour parachever un diagnostic incertain, lorsque voyant s'étaler au grand jour cet autre visage de sa cliente qui ne lui était pas aussi étranger que le premier, il s'écria : « Ah ! mon Dieu, c'est la marquise de X... ! »

LES TROUBLES NERVEUX CHEZ LES HYPERTENDUS

En dehors des accidents hémorragiques qui surviennent du côté des centres nerveux, accidents contre lesquels la thérapeutique n'a guère de recours, on observe chez les hypertendus toute une série de manifestations qui traduisent la souffrance du système nerveux.

La *céphalée* est la plus fréquente; elle apparaît à la phase où la tolérance commence à s'effacer. Elle peut être permanente; mais le plus souvent, elle réveille le malade vers 4 ou 5 heures du matin et ne se dissipe qu'après le premier déjeuner. Accompagnée de pollakiurie, elle a son maximum à l'occiput ou à la nuque. Toute thérapeutique abaissant momentanément la pression, procure un soulagement.

Les *bourdonnements d'oreilles,* les *vertiges* sont aussi fréquemment observés, de même que l'on peut voir apparaître une monoplégie ou de l'aphasie transitoire.

Quant aux *crises convulsives* ou à leurs équivalents mentaux, elles sont plutôt rares chez les hypertendus permanents.

Mais ce que l'on rencontre à peu près toujours chez de pareils sujets, ce sont des troubles du caractère. Si quelquefois ils deviennent pessimistes, apathiques, la plupart sont au contraire des émotifs, d'une irritabilité qui les étonne eux-mêmes et inquiète leur entourage. Une petite discussion, la moindre contrariété déterminent des explosions de colère et parfois des réactions violentes; ces malades, plus que tous autres ont le caractère de leurs artères.

En se maintenant à ce degré de haute tension, le système nerveux se recharge de lui-même et les accidents ne font qu'aller en augmentant. Il est prudent d'y porter remède dès le début. Pour obtenir le calme nerveux, il importe de ne point recourir aux hypnotiques qui diminuent la diurèse et beaucoup sont dans ce cas.

Tandis que la Passiflorine, par l'association de trois médicaments non toxiques, agit à la fois sur le système vasculaire et sur la cellule nerveuse.

1° Le Passiflora incarnata est un sédatif nervin et un antispasmodique de premier ordre. Il diminue la tension artérielle, régularise l'influx nerveux dans le domaine du grand sympathique.

2° Le Saule blanc agit surtout comme antinervin.

3° Le Cratægus oxyacantha ajoute aux précédents son action toni-cardiaque et équilibrante du système nerveux.

Par ses trois principes actifs, la Passiflorine constitue donc le médicament par excellence des troubles nerveux des hypertendus. Le mieux est de la leur faire prendre à la dose d'une cuillerée à café avant chaque repas.



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG
1, Rue Raynouard, PARIS



1ère ANNÉE
N° 2

PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS

Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
Dr en Pharmacie
1, Rue Raynouard
Paris



TROIS SAINTS INVOQUÉS EN TEMPS DE PESTE

SAINT SEBASTIEN, SAINT ROCH, SAINT CHRISTOPHE.

De toutes les épidémies qui ont désolé l'humanité, la peste est celle qui a, de tout temps, causé le plus d'effroi. Terreur bien compréhensible si l'on songe que les médecins eux-mêmes considéraient la maladie comme au-dessus des ressources de leur art. Au XIVe siècle, la Faculté de Médecine de Paris, invitée par les autorités à établir un régime pour le temps de pestilence, avoue sans ambages: « Si les habitants n'observent pas les prescriptions suivantes, ... nous leur annonçons une mort inévitable, *si la grâce du Christ* ne leur envoie la vie de quelque autre manière. »

Aussi ceux que leur pauvreté ou l'amour du terroir empêchent de fuir au loin, ceux que surprend en leur logis la soudaine invasion du fléau mettent-ils tout leur espoir en la volonté divine et la protection des Saints.

Il serait oiseux de citer les noms de tous les Saints invoqués en temps de peste. Du Broc de Segange en cite cinquante-trois: et sa liste est bien loin d'être complète.

A vrai dire, tous les Saints que les villes ou les plus humbles bourgades honoraient d'une dévotion particulière, étaient invoqués par le peuple pour détourner le fléau des foyers menacés, soit que la foule se pressât dans l'église devant leur naïve image taillée dans le bois ou la pierre, soit que le clergé organisât une procession solennelle de reliques.

Mais il en est quelques-uns à qui s'adressait plus particulièrement la dévotion populaire, comme Saint Sébastien, Saint Roch et Saint Christophe.

Saint Sébastien, né à Narbonne, fut élevé à Milan. Il embrassa la profession des armes et devint capitaine des gardes de l'Empereur Dioclétien. Chrétien de cœur, il visitait les fidèles détenus dans les prisons et les exhortait à subir le martyre. Dénoncé à l'Empereur, il fut attaché à un poteau et, là, percé de flèches au point « qu'il en fut tout rempli comme un hérisson ». Les archers le crurent mort et s'éloignèrent. Cependant, la veuve d'un martyr, nommée Irène, vint la nuit pour l'ensevelir. Elle le trouva vivant encore, enleva les flèches qui le transperçaient, pansa ses plaies et l'emmena dans sa demeure. Il guérit en quelques jours. Peu après, comme il avait, en dépit des supplications de ses amis, invectivé durement l'Empereur qui ne cessait de persécuter les chrétiens, il fut arrêté à nouveau, assommé à coups de pierres et jeté dans la Cloaca Maxima.

Sa persistance à confesser sa foi fit considérer Saint Sébastien par l'Eglise primitive comme la victime volontaire qui s'offre en holocauste pour détourner les coups de la justice divine. On comprend dès lors le prix qu'on attachait à son intercession lors des grandes détresses populaires et des épidémies. Mais il est certainement un autre motif à son invocation contre la peste, motif qu'a bien vu Pierius Valérianus: « Les flèches, dit-il, sont l'hiéroglyphe de la peste, non seulement chez les anciens qui la marquaient par les *flèches* d'Apollon dardées contre les Grecs, mais encore dans l'Ecriture Sainte, où cette maladie est regardée comme les flèches de Dieu. »

Certains auteurs, Cabanès entre autres, jugent cette explication laborieuse, il n'en est cependant pas de plus exacte. On retrouve dans le folk-lore maintes traces de cette croyance que la peste est produite par des flèches invisibles; et les documents figurés qui la rappellent sont innombrables. Les xylographies allemandes du xve siècle, sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, s'inspirent pour la plupart du thème iconographique du Dieu de vengeance irrité contre le monde par les trois péchés d'Orgueil, d'Avarice et de Luxure, et brandissant trois javelots qui représentent la Peste, la Guerre et la Famine.

Ce même thème inspira la décoration des bannières qu'on promenait jadis en temps de peste. Nous en reproduisons une, peinte par Bonfigli, en 1482, pour l'église Saint-François de Mantoue. On voit, dans le ciel, Jésus-Christ brandissant dans chaque main des flèches qu'il lance sur la ville de Mantoue. Mais ces flèches



LA VIERGE PROTÈGE MANTOUE DE LA PESTE.
(Bannière peinte en 1482, par Bonfigli,
pour l'Eglise Saint-François de Mantoue).

sont arrêtées par le manteau que la Vierge étend de ses deux mains pour protéger les Saints qui intercèdent auprès d'elle en faveur de la cité menacée: Saint Sébastien, Saint François d'Assise, Saint Jean-Baptiste, Saint Antoine l'Ermite, Saint Bernardin de Sienne, Saint Antoine de Padoue, Saint Nicolas de Myre, le Pape Grégoire. Tout en bas, à droite, la Mort qui s'approchait sournoisement de Mantoue, sa faux à la main, est obligée de s'enfuir.



INVOCATION A SAINT SÉBASTIEN
QUI PROTÈGE LES HUMAINS DE LA PESTE.
Gravure sur bois (Souabe, fin du XV[e] siècle).

Même inspiration encore dans l'admirable fresque que brossa Benozzo Gozzoli pour l'église de San-Geminiano: Dieu le Père et ses anges lancent des flèches sur les habitants de la cité italienne: ceux-ci se réfugient sous le manteau de Saint Sébastien, tandis qu'intercèdent pour eux auprès du Dieu tout-puissant le Christ qui montre la plaie de son flanc et la Vierge qui montre son sein nu.

Les *Acta Sanctorum* font remonter l'origine de cette dévotion spéciale à

Saint Sébastien à la peste qui désola Rome en 680. Alors, un personnage, dont la légende ne rapporte pas le nom, eut une révélation surnaturelle qui lui fit entendre que la peste cesserait lorsqu'on aurait élevé au Saint martyr un autel dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Le culte de Saint Sébastien était fort répandu au Moyen Age. La plus délabrée des chaumières avait, appendue en bonne place, une de ces innombrables feuilles volantes où un imagier avait représenté le martyre du Saint au-dessus d'une prière à « Monsieur Saint Sébastien » pour qu'il libère les malheureux humains du fléau de la peste. Ces gravures sur bois, naïvement taillées et violemment enluminées, étaient surtout fréquentes dans les pays allemands. Celle que nous reproduisons est un travail de Souabe des dernières années du XVe siècle. Au-dessus de la foule priant à genoux le Saint lié à un arbre et percé de flèches, on voit Dieu le Père brandissant une lance. Au bas de la gravure on lit une prière contre la peste, du Pape Sixte IV.



Un autre Saint vint, au début du XVe siècle, partager avec Saint Sébastien la ferveur populaire.

Saint Roch, né à Montpellier, de famille noble, dans les premières années du XIVe siècle, se trouva orphelin à vingt ans. Il distribua sa fortune aux pauvres, revêtit un habit de mendiant et partit en pélerinage pour Rome. L'Italie était alors désolée par la peste. Il s'arrêta dans les hôpitaux, soigna les victimes du fléau, en guérit plusieurs en faisant sur elles le signe de la croix. Comme il reprenait le chemin de Montpellier, il fut lui-même atteint de la peste à Plaisance. Par crainte de transmettre son mal aux habitants de la ville, il se retira dans une forêt, loin de tout secours humain. Un chien d'un gentilhomme voisin lui apportait là tous les jours un pain qu'il prenait à la table de son maître et léchait ses plaies. Dieu lui ayant rendu la santé, Saint Roch reprit le chemin de Montpellier, vivant d'aumônes. Il mourut dans cette ville en 1327, dans un cachot où il était enfermé depuis cinq ans, ayant dédaigné de se faire reconnaître. Un jour donc, on le trouva mort étendu à terre. Le cachot tout entier était illuminé par une lumière céleste. A côté du Saint on trouva une tablette sur laquelle était inscrite cette promesse divine : « Que ceux qui, frappés de la Peste, invoqueraient le nom de Saint Roch seraient délivrés de ce mal destructeur. »

On fit à Saint Roch de magnifiques funérailles. On déposa d'abord son corps dans l'église principale, puis en 1485 il fut transporté dans un nouveau sanctuaire

élevé à cette intention. Or, une nuit, à très peu de temps de là, ses reliques, qui étaient exposées publiquement, furent volées par des Vénitiens déguisés en pélerins. Venise, à cette époque, à cause de son commerce avec le Levant, était souvent visitée par la peste, et c'est dans le but de se procurer un préservatif qu'elle envoya quelques-uns de ses habitants à Montpellier pour commettre ce vol pieux.



SAINT SÉBASTIEN ET SAINT ROCH.
(Pinacothèque de Munich).

En 1856, Venise consentit à partager avec Montpellier la dépouille mortelle de Saint Roch, et le 4 août de cette même année les reliques furent solennellement déposées dans l'ancienne chapelle des Trinitaires, où l'on conserve également le bâton avec lequel Saint Roch fit tous ses voyages.

On commença donc à invoquer le Saint contre la peste très peu de temps après sa mort. Et dès la fin du xve siècle, les images de Saint Roch vinrent s'accoler à celles de Saint Sébastien. Le Saint y était représenté ayant à ses côtés un chien tenant un pain dans sa gueule, tandis qu'un ange, un pot d'onguent à la main, s'apprêtait à panser le bubon de sa cuisse.

Saint Roch devint rapidement aussi populaire que Saint Sébastien, surtout dans tout le midi de la France. Plusieurs villes languedociennes ont gardé longtemps des maisons marquées des lettres V. S. R. (Viva San Roque) comme garantie contre la peste. Innombrables sont les oraisons qui s'adressent à « Monseigneur Saint Roch, vray préservateur de pestilence ».

Saint Chriſtophe, le bon géant, qui fut persécuté sous Dèce, fut également invoqué contre la peſte: il avait, en effet, été percé de flèches avant d'avoir la tête tranchée. Mais il dût surtout son immense popularité à ce qu'il préservait de la « male mort », c'eſt-à-dire de la mort subite dans l'impénitence finale. L'automobilisme a rénové le culte de ce vieux Saint dont tant d'églises nous ont conservé l'image de géant barbu traversant le lit d'un torrent soulevé par la tempête et soutenant sur ses épaules un enfantelet au nimbe crucifère. C'eſt qu'au Moyen Age on pensait qu'il suffisait de regarder son image peinte ou sculptée pour être préservé pendant tout le jour des cataſtrophes les plus terribles: aussi plaçait-on sa figure dans les lieux apparents où il était facile de la voir, et de préférence à l'entrée des églises afin que ceux qui étaient pressés par le temps pussent au moins l'apercevoir en entr'ouvant la porte!



SAINT CHRISTOPHE ET SAINTE ANNA.
(*Pinacothèque de Munich*).

JEAN AVALON.



M. Cam... avait une jambe de bois, et voyait une demoiselle qu'une autre personne voyait en même temps. La demoiselle étant devenue grosse, il y eut dispute entre eux à qui appartiendrait l'enfant. M. Cam... dit à l'autre : « Si l'enfant vient au monde avec une jambe de bois, il sera à moi ; s'il naît avec ses deux jambes, il sera à vous. »

(*Menagiana*)

L'INSOMNIE EXPÉRIMENTALE

On a prétendu que le sommeil était un instinct de luxe. En réalité, la privation de sommeil entraîne, chez l'homme comme chez l'animal, des perturbations diverses.

Grâce à l'étude expérimentale entreprise par Patrik et Gilbert, nous possédons des renseignements précieux sur les effets de la privation de sommeil chez l'homme. Ces auteurs, chez des jeunes gens âgés de 24 à 28 ans qui s'abstinrent de dormir pendant 90 heures, ont constaté une diminution de l'acuité des organes des sens, un affaiblissement de la rapidité d'acquisition mnésique et même des hallucinations visuelles. Un sommeil réparateur prolongé faisait disparaître ces troubles liés à l'insomnie. Les observations rapportées par Loslett plaident dans le même sens.

Chez des animaux maintenus éveillés, on a pu constater de la chromatolyse des cellules de Purkinje, du cervelet, des cellules des ganglions spinaux et des cellules pyramidales de la région frontale. Mais les altérations cérébrales produites par l'insomnie peuvent s'effacer et disparaître complètement par un court sommeil réparateur. C'est ainsi que Gillespie a vu que l'emploi de protoxyde d'azote pendant une heure toutes les six heures, au cours de la période d'insomnie, ou encore l'administration d'opium, suffisent à prévenir ou à supprimer les modifications de structure des cellules nerveuses.

Si bien que l'on peut se demander, comme le fait Lhermitte dans son livre récent sur le sommeil (Armand Colin, éditeur) si, dans les cas d'insomnie forcée, la prise d'un hypnotique, lorsqu'elle ne suscite pas le sommeil, ne serait pas un moyen de préserver l'organisme des graves détériorations qu'entraîne la privation prolongée du sommeil réparateur.

En tout cas, tant de l'observation clinique que de l'expérimentation, on peut conclure aux effets nocifs de l'insomnie et à la nécessité de la combattre. Malheureusement, on use trop des hypnotiques et en particulier des dérivés barbituriques sans discernement. Alors que leur emploi devrait être ordonné par le médecin et contrôlé par lui, les insomniques peuvent prendre d'eux-mêmes le ou les cachets réputés bienfaisants. Le plus petit inconvénient qui en résulte est de leur procurer un sommeil pesant, qui laisse, au réveil, la tête lourde et supprime toute aptitude au travail; mais le plus grave est l'accoutumance qui amène à forcer les doses et conduit à une intoxication de plus en plus fréquente.

L'emploi de la *Passiflorine* qui calme l'éréthisme nerveux, apaise l'anxiété et l'angoisse, facteurs fréquents d'insomnie n'a que des avantages. Le sommeil produit par ce médicament se rapproche complètement du sommeil naturel. N'agissant pas brutalement comme les hypnotiques, la médication demande à être poursuivie plusieurs jours, par exemple à la dose d'une cuillerée à café, matin et soir, avant les repas.

LITHOGRAPHIES ROMANTIQUES

I



EH BIEN, FLATTEUR, COMPAREZ.

Litho d'Octave Tassaert.

LES ANIMAUX FABULEUX

L'ANE SAUVAGE DE L'INDE

Sur la foi de Ctésias, médecin d'Artaxerxès Memnon, les naturalistes ont cru longtemps à l'existence d'un âne de l'Inde monocorne. C'est dans l'*Indica* du médecin et historien grec qu'il faut, en effet, chercher l'origine de cette fable.

« Le corps des ânes de l'Inde, dit Ctésias, est blanc, leur tête rouge, leurs yeux bleuâtres, la corne qu'ils ont au front est longue d'une coudée. Dans l'espace de deux palmes, en partant du front, elle est toute blanche, la partie du milieu est noire, l'extrémité rouge et pointue...



L'ANE SAUVAGE DE L'INDE.

« Les ânes d'Inde ont, à la différence des autres ânes domestiques ou sauvages, à la différence même de tous les solipèdes, l'osselet et la vésicule du fiel... Cet animal est très vite et très fort. Il commence à courir lentement, mais à mesure qu'il court, il s'étend extraordinairement et court plus vite. Naturellement il n'est pas féroce, mais lorsqu'il se voit enfermé avec ses petits par un grand nombre de cavaliers, alors, ne voulant pas abandonner ses petits pour fuir, il se défend en frappant de sa corne, en ruant, en mordant, et il fait périr beaucoup d'hommes et de chevaux. On le prend aussi lui-même, en le tirant avec des flèches et des traits, car il n'est pas possible de le prendre vivant. Sa chair est trop amère pour qu'on puisse le manger, c'est pour avoir sa corne et son osselet qu'on le chasse. »

De même que la corne de la licorne, celle de l'âne de l'Inde passait pour jouir de merveilleuses propriétés:

« On en fait des vases pour boire, dit Ctésias, et ceux qui s'en servent ne sont sujets ni aux convulsions, ni à la maladie sacrée (*lisez:* épilepsie), ni à être empoisonnés, pourvu que, soit avant de prendre le poison, soit après, ils aient bu dans ces vases de l'eau, du vin, ou quelque autre liqueur que ce soit. »

Après Ctésias, Elien et Philé ont repris cette fable, et même Aristote, bien qu'en citant Ctésias dans son *Histoire des Animaux,* il avertisse qu'il ne faut pas trop compter sur son témoignage. Tous les *Bestiaires* du Moyen Age, toutes les compilations abrégées l'ont accueillie avec enthousiasme, comme d'ailleurs tant d'autres absurdités.



C'était après une chasse où la Cour avait parcouru les bois toute la journée. On était à la Muette quand une dame, qui était enceinte, éprouva ces premières douleurs qui indiquent un prochain accouchement. Il était impossible de la transporter à Paris, et peut-être n'aurait-on pas même le temps de faire venir un médecin. Le roi était dans la plus grande détresse.

— Oh mon Dieu, s'écria-t-il, mais si l'opération presse comme on le dit, qui donc s'en chargera?

— Moi, Sire, répondit le premier chirurgien La Peyronnie qui se trouvait là. J'ai accouché autrefois.

— Oui, dit Mademoiselle de Charolais; mais cet exercice demande de la pratique, et peut-être n'êtes-vous plus au fait?

— Oh! n'ayez aucune crainte, Mademoiselle, dit La Peyronnie, blessé qu'on mit sa science en doute; on n'oublie pas plus à les ôter qu'à les mettre.

AVEC LE SOURIRE...

AVERTISSEMENT

Dans chaque numéro de Passiflora, *nos aimables lecteurs trouveront désormais une* page humoristique, *où le fameux ironiste Curnonsky, qui a publié en collaboration avec W. Bienstock, de si amusants recueils d'*Anas, *nous donnera les meilleures « petites histoires » qu'il pourra recueillir sur le monde spécial des médecins et des chirurgiens.*

La matière est inépuisable! Bien des siècles déjà avant Molière, les malades se moquaient des médecins ...un peu comme les poltrons qui, pour se rassurer, sifflent et chantent en traversant une forêt nocturne.

Et les médecins ne se sont jamais formalisés de ces plaisanteries qui se renouvellent d'âge en âge.

Ils savent bien que, malgré tout, c'est toujours à eux que l'on aura recours à la moindre inquiétude.

Et n'ont-ils pas la plus belle des revanches? ...puisqu'il se trouve, par un malicieux hasard, que le plus grand des humoristes est un médecin : Maître François Rabelais?



Le Docteur anglais Hill se présenta à la Société Royale de Médecine de Londres, et ne fut pas élu.

Quelque temps après son échec, il envoya à cette illustre Compagnie le récit d'une cure merveilleuse qu'il venait d'obtenir sur un de ses malades.

« Un matelot s'était cassé la jambe: j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron.

« Le matelot, en très peu de temps, a senti l'efficacité du remède et n'a pas tardé à se servir de sa jambe comme auparavant. »

La Société de Médecine discuta longuement sur la nouveauté, l'originalité et l'efficacité de ce traitement imprévu.

On allait publier les résultats de cette discussion, lorsqu'arriva une seconde lettre du Docteur Hill.

« Dans ma dernière communication, écrivait-il, j'avais oublié de vous dire que la jambe cassée de mon matelot était une jambe de bois. »



Le Docteur Brissaud, qui passait pour un joyeux fantaisiste, rencontra un soir, dans un dîner chez des amis communs, une dame qui, au moment du café, ne manqua pas de lui faire le coup classique de la consultation gratuite.

— Ah! Docteur, dit-elle, j'ai un pauvre mari qui est bien malade.

Brissaud crut devoir s'intéresser:

— Ah! vraiment! dit-il d'un ton de commisération polie. Et de quoi souffre monsieur votre mari?

— Je ne saurais trop le dire, Docteur. Mais il se plaint toujours, il est bien bas! Que me conseilleriez-vous de lui faire prendre pour le remonter?

...Brissaud prit un air grave et laissa tomber ce seul mot:

— L'ascenseur!

⁂

Un malade vient de se faire examiner par son médecin, il a l'air inquiet.

— A votre avis, Docteur, demande-t-il, pensez-vous que je puisse vivre aussi vieux que mon père, qui est mort dans sa quatre-vingt-seizième année?

— Cela dépend, cher monsieur. Quel âge avez-vous, au juste?

— Cinquante-six ans, Docteur!

— Aimez-vous boire ?

— Non.

— Aimez-vous fumer ?

— Non.

— Aimez-vous la bonne chère ?

— Non.

— Aimez-vous le jeu ?

— Non.

— Aimez-vous les femmes ?

— Non.

— Alors... je vous le demande, à quoi diable pourrait-il vous servir de vivre quatre-vingt-quinze ans.

⁂

— Madame, dit le médecin à une jeune et très jolie cliente dont il vient d'examiner le mari, il faut vous rassurer: le cas de M. X n'a rien de bien grave. Ce qu'il lui faut avant tout, c'est un repos complet et prolongé, je viens de prescrire une potion calmante, sédative... peut-être même un peu stupéfiante...

— Et combien de fois par jour dois-je la lui faire prendre, Docteur.

— Vous ne lui ferez rien prendre à lui, chère Madame: la potion est pour vous... Quatre fois par jour... j'espère que ça suffira?

CURNONSKY.



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG
1, Rue Raynouard, PARIS